



HAL
open science

Dialogues et réflexivités dans l'enquête: le témoignage comme espace d'inter-subjectivité par Mélodie Faury

Mélodie Faury

► **To cite this version:**

Mélodie Faury. Dialogues et réflexivités dans l'enquête: le témoignage comme espace d'inter-subjectivité par Mélodie Faury. Trajectoire et témoignage. Pour une réflexion pluridisciplinaire, Éditions des Archives Contemporaines, page 57, 2015, 978-2-8130-0183-2. hal-01249210

HAL Id: hal-01249210

<https://hal.science/hal-01249210v1>

Submitted on 7 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dialogues et réflexivités dans l'enquête : le témoignage comme espace d'inter-subjectivité

par Mélodie Faury

« Pour restituer une parole, encore faut-il qu'elle s'exprime : il convient pour cela d'installer la situation et les conditions d'un échange le moins artificiel possible. »
D. Eribon, *La société comme verdict*, Fayard 2013, p. 44

Dans le cadre du présent article, je m'intéresse à la relation qui se tisse, se dénoue et se renoue en permanence au cours de l'entretien, entre enquêteur et enquêté, entre un témoin et celui qui se trouve face à ce témoignage.

Je pars de l'idée que le chercheur-enquêteur est partie prenante de l'élaboration du témoignage, ne serait-ce que par sa présence même et par ce que le témoin projette sur lui en termes d'attentes, d'identité, d'usage qu'il sera fait par la suite du témoignage en cours de constitution, ou encore du sens qu'il donne à la situation de communication que constitue l'entretien (Le Marec, 2002).

Le contrat de départ, ainsi établi, plus ou moins explicitement, de la *relation* d'enquête, permet à chacun, enquêteur et enquêté, de s'installer dans l'entretien, et selon une manière qui dépend de la représentation que chacun se fait de la situation. Avec des *hiatus* éventuels, qui seront levés par des ajustements tout au long de l'entretien.

Considérer qu'il y aurait à dire de la relation d'enquête n'est pas anodin. On considère dès lors l'enquêteur partie prenante de la relation d'enquête, et non à distance de celle-ci. On reconnaît qu'il y aurait dans les manières de dire et les manières de se dire, de l'enquêté et de l'enquêteur, des traces de la façon dont chacun vit l'expérience d'entretien, en tant que *situation de communication*, reconnue comme forme culturelle (Le Marec, 2002). C'est accepter également cette nécessaire part manquante de l'interprétation par l'enquêté de la situation d'enquête (Le Marec, 2002), dont l'enquêteur ne saisit que des traces.

La relation au terrain

L'*expérience du terrain* participe à la transformation du questionnement. Les entretiens, en particulier, constituent des moments privilégiés pour la maturation du questionnement de recherche.

« Insister sur cette dimension temporelle de l'échange que constitue l'entretien, c'est aussi dire que celui-ci ne se « déroule » pas mais qu'il s'élabore, qu'il se construit, et qu'aucune des personnes impliquées ne sait forcément avec précision où il va mener, sur quoi il va ouvrir (plutôt que déboucher). [...] Plus exactement, je verrai comment le terrain, ou plutôt « l'expérience de terrain » est aussi ce par quoi le chercheur délimite plus précisément encore son objet de recherche. » (Raoul, 2002)

Lorsqu'il s'agit d'interroger un groupe d'enquêté, dont on a fait soi-même partie, en l'occurrence les doctorants, anciens camarades de promotion, ou encore scientifiques en sciences exactes et expérimentales s'étant dirigés, à un moment de leur parcours, vers les études de sciences, ce qui est également mon cas, comment peut-on garantir la mise à distance qui nous permettrait au plus juste de rendre l'objet de recherche intelligible pour tous ? La notion de *distance* est-elle nécessaire ou la relation enquêteur-enquêté peut-elle être repensée d'une autre manière ?

Il s'agit bien ici de trouver les moyens de percevoir le rapport qu'enquêtés et enquêteurs construisent dans la situation d'un entretien de recherche, dans un *mouvement réflexif*, plutôt que de contrôler une distance inter-individuelle ou les conditions d'un rapport chercheur-enquêté d'une manière qui garantirait l'absence de « biais ».

Le sens des chercheurs

La familiarité avec le terrain de recherche permet une approche explicative et compréhensive des phénomènes plus immédiate, du fait notamment du partage d'une culture commune (Thiault, 2009) ou de ce que S. Moirand (1990) appelle un « univers partagé » ou « univers de connaissances » et qui peut être étudié dans les

discours. En amont du projet de recherche, elle permet de poser des questions ayant un sens pour les acteurs pris dans les enjeux étudiés, et d'accéder plus vite aux visions polyphoniques de ces derniers.

« Il s'agit de se mettre sérieusement à l'écoute de la parole des acteurs, explique Serge Proulx lorsqu'il entend défendre la posture interprétative. Cette prise en compte du dire des acteurs ne signifie pas que l'analyste souhaite s'effacer complètement pour laisser toute la place aux acteurs dans l'explicitation de leurs propres situations. L'observateur cherche plutôt à s'ouvrir largement – avec le moins de préjugés ou de pré-jugements possibles – à l'explicitation du sens que les acteurs donnent aux situations dans lesquelles ils se trouvent » (Proulx, 2001 : 59) » (Raoul, 2002)

« Nous devinons ici en quoi *un* terrain est celui d'un chercheur (*son* terrain) mais aussi en quoi ce chercheur est le créateur du sens qui va faire exister le terrain en question de par la problématique qu'il pose et les choix méthodologiques auxquels il procède, sans oublier le champ disciplinaire dans lequel s'inscrit la recherche. » (Raoul, 2002)

La familiarité : le partage d'une identité commune ?

Ainsi par exemple, connaître au préalable les doctorants rencontrés en entretien, et partager avec eux une expérience commune de formation universitaire, au sein de la même promotion, et de stages en laboratoires, facilite d'une certaine manière la relation d'enquête dans la mesure où une relation interindividuelle préexiste (parfois même d'amitié) à la relation enquêteur-enquêté qui s'établit pendant l'entretien, qui semble garantir une relation de confiance *a priori* et une compréhension assurée, du point de vue des doctorants, de ce dont ils témoignent. Certains des rapports entretenus entre enquêteur et enquêté pouvant même être qualifiés d'amicaux.

« Je n'aurais sans doute jamais dit les mêmes choses, ou en tout cas pas de la même manière, à un chercheur inconnu, à qqn qui aurait été plus vieux et pas en thèse comme moi, etcetera. Le ton des entretiens, la sincérité des témoignages et les dimensions affectives du discours tiennent selon moi beaucoup à ce rapport que nous avons avec toi. »

Extrait d'un message de Quentin, adressé à la relecture de la transcription des entretiens qu'il m'avait accordé.

C'est justement au niveau de cette hypothèse d'*intercompréhension* que la réflexivité devient nécessaire : elle permet de tracer les contours, de rendre palpable ce qui est implicitement partagé, ce qui n'est plus interrogé, car trop évident pour les enquêtés et le chercheur enquêteur. Il s'agit bel et bien de rompre avec une « trop bonne » connaissance du sujet.

« Le regard renouvelé par l'approche scientifique sur un terrain familier fait émerger de nouveaux savoirs. Il permet de surmonter les possibles limites que recèlerait cette familiarité. » (Thiault, 2009)

Au cours de l'entretien, dans la relation qui s'établit avec l'enquêté, j'ai eu à plusieurs reprises le sentiment de percevoir *l'espace mental de la recherche* (Fauray, 2012), dessiné par les pratiques de communication rapportées et commentées (espaces symboliques, frontières, contraintes, épaisseurs, pluralités) par le doctorant rencontré, et de le comprendre par ce que je vivais moi-même (en tant que doctorant au moment des entretiens), ou ce que j'avais vécu (en tant qu'ex-étudiante en biologie expérimentale et ancienne étudiante-stagiaire en laboratoire). Cette compréhension est utile dans l'interprétation et conditionne par ailleurs le rapport qui se construit à l'enquêté en entretiens" (Fauray, 2012).

L'inter-subjectivité pour entretenir la réflexivité

Ainsi, il m'est a été nécessaire de déployer une démarche réflexive dans l'analyse de mes entretiens (Fauray, 2012) : celle-ci s'est progressivement construite, principalement grâce aux échanges possibles dans le cadre d'une interrogation heuristique et collective du témoignage et de ses modalités d'analyse à l'occasion de la co-organisation des trois journées d'études *Trajectoire et Témoignage*, avec Sarah Cordonnier, Joëlle Le Marec et Bernard Bensoussan.

Se dire l'enquête et la *relation* d'enquête, entre chercheurs impliquées sur le terrain, nous a amenés à nourrir notre perception, à balancer le vécu d'une situation de communication singulière par l'appel à des vécus proches mais différents, de chacune d'entre nous. Ces moments de discussions ont ainsi constitué de réels espaces de réflexivité et d'inter-subjectivité dans l'expérience du terrain. Nous avons croisés nos regards, n'ayant pas toujours vécu la situation d'entretien, pour les mettre en dialogue avec celui qui l'a vécu et pour *dire* et *faire dire* au terrain, ce qui peut être partagé de la recherche, dans une dynamique d'objectivation qui s'assume comme processus. Il me paraît particulièrement important de travailler, par le *dire* et l'*écrire*, à la contextualisation de la situation de communication, et d'en rendre compte pour permettre l'inter-subjectivité, pour permettre la réflexivité individuelle et collective à son endroit, pour tendre vers une interprétation partageable, et qui tende vers le plus d'objectivité possible.

Dans cet article, c'est un certain nombre de pistes, et non une analyse systématique d'une dimension particulière, que je vous propose de suivre, tracées dans la matière offerte par les entretiens effectués :

- auprès de doctorants en biologie expérimentale (sous forme de relevés de pratiques de communication commentées) ;
- auprès de chercheurs ayant, à un moment de leur parcours, quitté la recherche en sciences de la nature pour faire des recherches en sciences humaines, sur les sciences.

La démarche développée aboutit à l'identification de certains impensés et de *moments réflexifs* qui structurent, de manière dynamique, la *situation d'entretien*. Ils s'articulent avec les impensés et la réflexivité que je considère comme constituant le *rapport identitaire et culturel aux sciences* (Fauray, 2012). L'*actualisation* de ce *rapport* est constituée par l'entretien des impensés, ou au contraire par l'explicitation des implicites et la remise en question des évidences, par une réflexivité que je qualifie de *réflexivité par oralisation et en relation*.

1. Les manières de dire

Dans les discours, les normes et les valeurs sont souvent explicitées lorsque les doctorants expriment des conflits qu'ils vivent dans leur expérience de la pratique quotidienne du laboratoire (Fauray, 2012). L'évocation d'un conflit de normes ou de valeurs est associée à des *modalisations* (« *attitude* » du sujet parlant à l'égard de son propre énoncé », Charaudeau et Maingueneau, 2002). Les jeunes biologistes rencontrés peuvent ainsi atténuer ces conflits, les mettre à distance, exprimer leurs affects liés à la situation qu'ils décrivent, ou encore appuyer et souligner ces expériences vécues.

Réciproquement, les émotions exprimées par les enquêtés, qu'il n'est pas toujours possible de retranscrire, sont des marqueurs ou des traces du *rapport* des enquêtés avec ce qu'ils sont en train de *dire*. Dans la mesure où les valeurs explicites ou implicites sont associées à des engagements, à ce vers quoi le doctorant souhaite tendre ou au contraire ce contre quoi il se positionne, il est fréquent que des émotions soient associées à leur mobilisation. De ce fait, et dans le cadre de l'étude de la *manière* dont sont mobilisées les normes et les valeurs, les *manières de dire*, transcrite mais également non verbales (et donc perceptible au moment de l'entretien et dans l'enregistrement audio qui en est fait), m'intéressent pour préciser ce que j'appelle le *rapport identitaire et culturel aux sciences* (Fauray, 2012).

A titre d'exemple, je développe ici l'étude de l'irruption de rires dans l'entretien. Ils structurent et participent à l'évolution de la relation enquêteur-enquêté au fil de l'entretien, contribuant ainsi au partage de l'expérience rapportée¹. Par ailleurs, ils mettent en valeur les discours qui les accompagnent, et les souligne, en cela qu'ils nous donnent une indication sur le *rapport* que le doctorant entretient avec ce qu'il vient de dire ou ce qu'il va dire.

La lecture des ouvrages méthodologiques m'avait finalement assez mal préparée à ce que l'expérience de l'entretien me réservait... une relation humaine, *une situation vivante* (Raoul, 2002) qu'il serait vain de chercher à maîtriser par une « chasse au biais »². Ainsi, j'ai décidé de me rendre le plus perméable possible, pendant l'entretien, à ce qui s'y passe. De lâcher prise pendant, l'attention en éveil, pour mieux ré-explore la densité de l'entretien ensuite, au moment de l'analyse et de la prise de distance. Pour être entièrement dans la situation, j'ai même finalement pris le parti risqué de me passer de prise de notes, afin d'être totalement disponible, y compris corporellement, à ce que me disait mon interlocuteur. Tout reposait donc sur l'enregistrement et sur la mémoire que je garderai de *l'expérience vécue de l'entretien*, en espérant que la

¹ Voir l'idée selon laquelle l'enquêteur serait invité à parcourir l'*espace mental de la recherche* du doctorant (Fauray, 2012).

² Ce qui ne fait pas pour autant renoncer aux critères de scientificité de la connaissance produite à partir du terrain (Le Marec, 2002).

technique ne me fasse pas faux bond³. Le sens lui, éprouvé, de la situation d'enquête, n'aurait pas été suffisamment contenu dans d'éventuelles notes : comment garder des traces de l'épreuve du terrain ? Le carnet de terrain, le dictaphone, le carnet de recherche, les mails, autant de mise en mots, oraux ou écrits qui nous permettent de rester au plus proche de ce que nous avons vécu dans l'enquête, et autant que possible d'y revenir.

La relation enquêteur-enquêté, une relation vivante

Il me semble donc qu'un entretien, avant d'être le lieu du recueil « de données » est avant tout une mise en relation, une communication entre deux individus, dans un contexte bien défini, celui d'une recherche, dont l'enquêteur sait beaucoup et l'enquêté finalement assez peu.

« Si la relation d'enquête se distingue de la plupart des échanges de l'existence ordinaire en ce qu'elle se donne des fins de pure connaissance, elle reste, quoi qu'on fasse, une relation sociale qui exerce des effets (variables selon les différents paramètres qui peuvent l'affecter) sur les résultats obtenus. »
(Bourdieu, 1993)

« Le rêve positiviste d'une parfaite innocence épistémologique masque en effet que la différence n'est pas entre la science qui opère une construction et celle qui ne le fait pas, mais entre celle qui le fait sans le savoir et celle qui, le sachant, s'efforce de connaître et de maîtriser aussi complètement que possible ses actes, inévitables, de construction et les effets qu'ils produisent tout aussi inévitablement. »
(Bourdieu, 1993)

L'enquêteur dans l'entretien n'est pas considéré comme « un intrus » perturbant le recueil d'informations nécessairement « biaisées » par cette « intrusion arbitraire qui est au principe de l'échange » (terme utilisé par Bourdieu en 1993), mais comme un interlocuteur pour l'enquêté, qui accepte la *situation de communication constituée* par l'entretien, en cela qu'elle fait sens pour lui (Le Marec, 2002).

Un exemple : le rire, anecdotique, parasite ou signifiant ?

Si l'on écoute l'enregistrement audio d'un entretien, non pas pour en « récolter les informations » au sens traditionnel du terme, mais bien pour écouter *ce qui se passe*, pour être attentif à la dynamique de cette *situation vivante* qu'est l'entretien, on constate que le rire est bien présent. Sous différentes formes, à différents moments. Les rires ne sont pas pour autant une donnée signifiante pour le chercheur-enquêteur, *a priori*.

Or, les rires structurent non seulement les phrases, le discours, en cela qu'il l'interrompt ou qu'il le ponctue, mais structure bien plus la relation-même entre enquêteur et enquêté. L'attention que l'on peut porter aux rires s'inscrit plus globalement dans le cadre d'une réflexion sur la façon dont la relation entre enquêteur et enquêté se structure, évolue et se redéfinit en permanence dans la situation d'entretien.

Que choisit-on d'écrire dans le carnet de terrain ? Choisit-on de retranscrire les propos fidèlement au cas où l'enregistrement ne fonctionne pas, ou plutôt de ne rien écrire pour être entièrement (y compris dans l'attitude corporelle) dans l'écoute et dans la relation avec l'enquêté ? Choisit-on d'écrire ses impressions (de gêne, d'étonnement, d'agacement, etc.) comme autant d'indicateurs qu'il est *dit* quelque chose pendant l'entretien qui vient d'être vécu ? Pourquoi le faire ?

Sous quelles formes peut-on conserver des traces pérennes de ce qui a été vécu sur le terrain ? Les *dit-on* (à soi-même par le dictaphone, à un collègue qui partage l'expérience de terrain, etc.) ou les *écrit-on* ? *Dit-on* ou *écrit-on* les ressentis ? Pourquoi ?

La transcription, telle que l'on choisit de l'effectuer, reflète une multitude de choix de la part de l'enquêteur : les phrases sont-elles reformulées ? Fait-on apparaître les silences ? Les regards ? Les hésitations, les répétitions ? Quelle place donne-t-on à la communication non verbale, sonore ou non, dans les entretiens non pas filmés mais enregistrés sur dictaphone ? Comment cela se traduit-il dans la transcription ? A quel *tamisage* procède-t-on au moment de la transcription ? Que constitue-t-on en données ?

³ Les regards jetés sur le dictaphone en cours d'entretien, comme la prise de note ou l'arrêt de la prise de note, ont souvent une influence directe sur le discours de l'enquêté, qui interprète les gestes de l'enquêteur comme des signes d'intérêt ou de désintérêt vis à vis de ce dont il est en train de parler.

Que l'on garde une forme transcrite au plus proche du style oral ou au contraire que l'on réécrite (ce que l'on fait toujours quoiqu'il en soit) les discours enregistrés sous une forme « véritablement » écrite, des interprétations interviennent au moment de l'écriture.

Comment peut-on interpréter les rires ?

« Là... les outils dont on dispose nous... ça a un intérêt on va dire restreint. Et donc... mis à part... sauf une fois qu'on aura démontré que finalement cette protéine est très importante [rires], où là les gens vont être intéressés, hum, peut-être [rires]... là pour l'instant on est pas... on est pas très intéressant on va dire pour les autres... les autres labos. C'est très motivant ce que je suis en train de dire [rires]. »

Entretien avec Laurent, le 9 mars 2010.

Le rire ne contient pas d'informations « mises en mot », c'est-à-dire des informations que l'on percevrait lors de la transcription, ni même vraiment lors de l'écoute, si l'on n'a pas vécu la situation d'entretien. On pourrait considérer le rire comme un « bruit de fond ». Mais le rire ne me semble pas être non plus l'absence d'information significative.

Les rires nous donnent une information sur l'état émotionnel de l'enquêté mais aussi de l'enquêteur qui peut, bien sûr, être amené à rire aussi. Et surtout sur la relation entre enquêteur et enquêté. Le rire va informer, au sens où il donne des précisions, parfois difficile à expliciter, soit sur le statut de ce que viens de dire l'enquêté (confidences, par exemple), soit sur l'état de l'enquêté, soit sur le fait que l'enquêté teste la réaction de l'enquêteur ou attend inconsciemment une réaction de la part de l'enquêteur : un rire partagé, une relance, une réaction.

L'absence de réaction de la part de l'enquêteur ou une réaction inattendue pour l'enquêté va parfois influencer notablement la relation entre enquêteur et enquêté et infléchir la dynamique de celle-ci. Enquêteur et enquêté, par leurs rires, peuvent en arriver à jauger ce qu'il partage ou non, l'effectivité d'une inter-compréhension supposée : ce qui est sous-entendu, par exemple est-il bien entendu ?

Extraits de l'entretien mené avec Quentin (9 juin 2009)

Quentin : « Donc ça, tout ça, j'ai pas noté parce que, ou alors c'est impossible parce que [rires] j'arrête pas, voilà quoi tu, c'est pas possible. »

Quentin : « En plus elle est hyper sceptique sur tout ce qu'elle fait donc c'est bien [rires] parce que quand Untelle te dit « ça a l'air solide », c'est vraiment que [rires]. »

Quentin : « Ensuite AB, le mari de [rires], de CD » (AB et CD sont connus de l'enquêteur)

Quentin : « Ouais, c'est avec l'Ecole doctorale. Alors d'ailleurs, je pense que j'en ai raté à peu près un sur deux, je sais pas s'ils vont me valider [rires], la grosse blague. »

Quentin : « Donc tu fais chier tout le monde [rires], moi je faisais chier quoi [rires]. »

Extraits de l'entretien mené avec Daniel (8 mars 2010)

Daniel : « Bah en fait, elle a essayé de venir manger avec nous une fois. [...] Donc on y était allé mais donc du coup, on mangeait comme ça [mime tête baissée], il y avait des gros blancs pendant des minutes et des minutes. Donc elle a compris qu'il fallait pas revenir, et elle est pas revenue [rires]. Donc voilà [rires]. Parce qu'en fait on l'aime pas trop. »

Daniel : « En fait, je suis obligé de passer par elle, sinon voilà, j'ai des problèmes [rires], c'est-à-dire en fait c'est un goulot d'étranglement, c'est une voie hiérarchique obligatoire quoi. »

Daniel : « Donc [en chuchotant] les relations étaient particulières. [...] Ouais ça m'a assez refroidi quoi [rires]. »

Daniel : « Voilà, donc entre les deux, je pouvais pas vraiment choisir parce que sinon [rires] j'avais un souci. »

Au sujet des attendus de l'entretien :

Daniel : « Après je sais pas si tu veux que je développe certains trucs, si c'est plutôt l'aspect scientifique... ou l'aspect [inaudible]

MF : « Tout ce que tu veux en fait, qui me permet de bien me rendre compte de ce qui se passe pour toi. Les situations dans lesquelles tu te trouves. Mais tu verras c'est pas [rires]. »

Le rire met les émotions au cœur de l'entretien et de la relation avec l'enquêté : rires de connivence, suivant l'allusion ou la "private joke", rires cherchant à relativiser ce qui vient d'être dit, la portée d'un propos critique ou intime, rires dédramatisant une situation dépeinte de façon négative, rires dissimulant la gêne ou le malaise, rires de satisfaction ou de soulagement,...

Que faire du rire ? Replacer l'émotion et la relation au centre de l'entretien

Le rire dans l'entretien, n'est pas nécessairement quelque chose que l'on remarque.

On peut ne pas y prêter attention, dans la mesure où ce sont d'abord les réponses aux questions que l'on pose qui vont nous attirer.

Mais le rire peut nous arrêter : il est l'expression d'une émotion chez l'enquêté ou chez l'enquêteur. L'émotion ressentie par l'enquêté, mais surtout celle ressentie par soi-même en tant qu'enquêteur, dont le rire me semble être l'une des expressions, pourrait être un indicateur important dans l'idée de développer une certaine réflexivité dans le *rapport* au terrain (Le Marec, 2002 ; Faury, 2012).

Considérer les rires, c'est-à-dire les écouter et les lire, c'est envisager l'entretien avant tout comme une situation où deux individus communiquent, où deux univers de connaissances (Moirand, 1990), partagés en partie, mais aussi dissemblables, se rencontrent.

Si, comme l'indiquait Bourdieu (1993), il paraît intéressant d'« essayer de porter au jour la représentation que l'enquêté se fait de la situation, de l'enquête en général, de la relation particulière dans laquelle elle s'instaure, des fins qu'elle poursuit, et d'explicitier les raisons qui le poussent à accepter d'entrer dans l'échange » (Bourdieu, 1993), ce serait à mon sens plus pour explicitier *la dynamique de l'échange et de la relation mouvante entre enquêteur-enquêté*, c'est à dire de la *situation de communication vivante* qu'est l'entretien, et pour ainsi situer et contextualiser au plus près les connaissances qui seront produites à partir de ces entretiens, que pour « savoir ce que l'on fait, lorsqu'on instaure une relation d'entretien ». En effet, cette relation n'est pas unilatéralement instaurée (Le Marec, 2002), ni instaurée une fois pour toute, dans la mesure où elle s'ajuste de manière dynamique en amont (acceptation ou refus), tout au long de l'entretien (constructions, déconstructions, ajustements : voir analyse en partie...) et même suite à celui-ci parfois (retour aux enquêtés par exemple).

Le rire peut finalement faire figure d'« excuse » pour travailler l'idée de la *relation* entre enquêteur et enquêté ainsi que celle de considérer l'entretien comme une situation de communication (Le Marec, 2002).

Mais peut-être s'agit-il aussi d'une proposition : nous pourrions prendre l'émotion comme un voyant, une alerte, un indicateur personnel, pour le chercheur. Le rire, par exemple, comme le déclencheur d'un travail réflexif, pour essayer de comprendre ce qui se joue dans la relation d'entretien. Et si la *conscience réflexive* (Le Marec, 2002) se nourrissait d'une attention à des éléments absents des « manuels de méthodologie de l'entretien » ? C'est-à-dire à ce que l'on ressent dans l'entretien, aux moments d'étonnement, de gêne, d'énervement,...

2. Ce que l'on constitue en données

La construction de l'ouvrage, où s'inscrit le présent article, provient de deux temps : en premier lieu des séminaires de travail, qui ont donné lieu à de nombreux échanges passionnants avec Sarah Cordonnier, Joëlle Le Marec, Bernard Bensoussan. Ces séminaires de travail ont conduit en second lieu à la préparation de trois journées de rencontres « Trajectoires & Témoignages », coordonnées par Sarah Cordonnier, nourries de multiples interventions extrêmement riches.

« Dans quelle mesure pouvons-nous partager, témoigner, entre chercheurs, aux trajectoires différentes, aux disciplines différentes de ce qui se passe dans la situation de témoignage ? »

L'hypothèse que nous faisons collectivement avec les journées d'étude puis cet ouvrage est que ce partage, de ce qui se passe dans la situation de témoignage, est possible. Il serait possible en-dehors même des cadres de références disciplinaires.

L'une des questions au centre de l'analyse de mon corpus de thèse correspond aux choix de ce que l'on constitue en données signifiantes sur le terrain (Faury, 2012), en l'occurrence dans les témoignages, sous forme d'entretiens (relevés de pratiques de communication commentées, choix forcés, récits de vie), recueillis dans le cadre de ma thèse. Celle-ci est étroitement mêlée à la façon dont on circonscrit le moment du « recueil ». Comment définit-on ce qui relève du « cadre » et du « hors cadre » ? Par « hors-cadre » j'entends tout ce qui est en dehors de la transcription, c'est-à-dire ce qui est généralement considéré comme étant en dehors du « moment » de l'entretien, et qui donne pourtant à la *situation d'entretien* sa signification, pour l'enquêteur et pour l'enquêté, en tant qu'activité sociale (Le Marec, 2002 ; Le Marec et Babou, 2003). Lorsque l'on cherche à rendre compte

de la connaissance produite par *l'expérience d'entretien*⁴, celui-ci n'est alors pas pris seulement en tant que donnée recueillie, mais interrogé à au moins trois niveaux : « la situation, l'espace et leur lien avec la construction du témoignage et/ou de la relation d'enquête »⁵. On cherche ainsi à partager *ce qui se passe* dans l'entretien, pour mieux le situer, le contextualiser et donner la possibilité à l'intersubjectivité, c'est-à-dire au collectif, de le prendre pour objet et ainsi mettre à l'épreuve l'interprétation individuelle. Cette première analyse, en tant qu'elle s'effectue dans un effort, serait une première étape vers une connaissance scientifique, dont la scientificité ne serait garantie que par la réflexivité par l'autre, en collectif.

La question de ce que l'on constitue en données significatives dans le témoignage a très tôt affleuré dans les échanges avec Sarah Cordonnier, Joëlle Le Marec et Bernard Bensoussan, ainsi que celle de la définition du moment du recueil et sa circonscription : ce que l'on définit comme étant du cadre et du hors cadre. Dans le cadre plus particulier de l'analyse des entretiens, nous avons cherché à explorer ce que les pratiques des chercheurs dans d'autres disciplines éclairent pour nos propres pratiques concernant le témoignage, et donc plus largement ce que fait le dialogue interdisciplinaire, et la réflexivité que cela permet de construire collectivement (Le Marec, 2010).

Dans quelle mesure l'analyse collective d'un entretien est-elle possible ? En quoi consiste-t-elle et que rend-t-elle possible par rapport à une analyse qu'effectue un chercheur qui a lui-même mené l'entretien ?

Peut-on d'une certaine manière témoigner collectivement de ce qui se passe dans un entretien, alors-même que nous n'avons pas conduit, rendu possible, ni vécu l'entretien individuellement ?

Dans le collectif, lorsqu'il s'agit par exemple d'analyser les entretiens, qu'apporte de spécifique l'enquêteur, celui qui était présent, physiquement, et pour qui l'entretien prend sa place dans un processus plus large, et dans des questions de recherche particulières ?

Se constitue-t-il en témoin de ce qui se passe (ou s'est passé), notamment « hors du cadre », c'est à dire hors de ce qui est finalement transcrit, enregistré, filmé, ou plus généralement de ce qui « est lisible », dans le texte, l'image ou le son ?

Etant extérieur à l'entretien, peut-on percevoir « à la lecture », au sens large, l'existence d'un « hors cadre », sans pour autant le comprendre ?

L'enquêteur ayant physiquement expérimenté l'entretien est-il alors là pour lui donner un sens à ce « hors-cadre » ?

Par « hors-cadre » je désigne tout ce qui est en-dehors de la transcription, voire du moment de l'entretien. Je considère ainsi l'en-dehors de cette circonscription du moment du recueil, mais qui donnerait pourtant une signification à la situation d'entretien, en tant qu'activité sociale, pour l'enquêteur et pour l'enquêté (Le Marec, 2002).

Lorsque l'on présente des verbatims par exemple, lors d'une présentation, comment les accompagne-t-on en tant que chercheurs, lorsque l'on veut témoigner sur ce qu'ils « disent » ? Ces extraits parlent-ils d'eux-mêmes ou non ? Dans quelle mesure le chercheur enquêteur témoigne-t-il de ce qu'ils ne « disent » pas ?

Quelle est la nature des informations que le chercheur apporte dans son témoignage pour accompagner le film, la transcription, l'enregistrement ? Pour dire quoi ?

Pour celui ou ceux qui lisent les entretiens sans les avoir eux-mêmes menés, voit-on, s'arrête-t-on sur les mêmes choses lorsque l'on lit ou on écoute (ou regarde un entretien) ? Voit-on les mêmes choses dans l'entretien ? Si ce n'est pas le cas, qu'apporte le croisement des regards en-dehors d'une plus grande exhaustivité ?

⁴ Comme c'est le cas lors de la préparation des journées d'étude *Trajectoire et Témoignage*, lors des journées elles-mêmes mais également dans des formes écrites de communication de l'expérience de recherche et de construction de connaissance.

⁵ Extrait de l'argument du cycle *Trajectoire et Témoignage* (<http://calenda.revues.org/nouvelle21170.html>) : présentation du témoignage, que l'on transpose plus particulièrement à l'entretien.

*Si non, qu'apporte le croisement des regards, en dehors d'une plus « grande exhaustivité » ?
Notamment qu'apporte ce croisement des regards à celui-là même qui a mené l'entretien ?*

Se pose alors la question de la forme du témoignage sur les entretiens menés au cours d'une recherche et de l'ancrage nécessaire ou non de ces entretiens dans une question de recherche : si on les dissocie de la question de recherche à partir de laquelle ils ont été mis en place, cela n'empêche pas de considérer les entretiens comme des situations de communication situées et contextualisées.

Que deviennent les entretiens si on les met cette fois dans un espace d'intersubjectivité, où des regards extérieurs se portent sur ceux-ci ?

Le partage de la situation d'entretien, de ce qui s'est passé porte-t-il sur les « données » contenus dans l'entretien ou sur les conditions qui ont donné lieu à l'entretien (le « protocole ») ?

Des manières d'aiguiser le regard qui ont émergé, je privilégie, en rapport avec mon terrain, celles de la connivence, et de la symétrisation des questions qu'on se pose pour l'enquêté et l'enquêteur. Ainsi, si on parle du témoignage de l'enquêté, on peut aussi considérer celui de l'enquêteur, sur le témoignage qu'il a recueilli : toutes les questions que l'on se pose plus immédiatement à propos de l'enquêté (« quand est-ce qu'il est témoin », etc.), nous pourrions aussi les poser par rapport à l'enquêteur : comment s'approprie-t-il la situation, comment témoigne-t-il de celle-ci, comment témoigne-t-il du témoignage – et comment cela construit-il la relation pré-, syn- et post-entretien ? À quels moments peut-on considérer que l'enquêteur est « témoin » et de quoi ? Du témoignage, d'un état de la recherche et de ses questions, de tout autres choses ?

« Dans les transcriptions, qui finalement deviennent le matériau que l'on travaille, l'enquêté disparaît d'une certaine manière, et il reste quelque chose qui se dépose et qui ne bouge pas. Mais par contre l'enquêteur quand c'est aussi le chercheur, construit un cadre théorique, et le cadre évolue au fil de la recherche » Sarah Cordonnier, séminaire de travail, septembre 2011.

Hors cadre et sédimentation du témoignage

La discussion en séminaires préparatoires avec Sarah Cordonnier, Joëlle Le Marec et Bernard Benssoussan m'a amenée à formuler et définir de nouveaux points d'entrée dans une expérience de terrain d'enquêtes de recherche doctorale. Ainsi, j'ai identifié mon intérêt, partagé avec mes collègues, pour l'analyse de l'entretien en termes de dynamique, et ai pu remobiliser des enregistrements « hors-cadre » pour donner d'autres reliefs à la situation vécue de l'entretien, par l'enquêteur et en relation avec l'enquêté.

« Si on éprouve ce besoin de construction de notre propre distance, y compris juste après, pour ne pas oublier, il y a une part importante : comment restituer la part absente. Dans la conversion du récit d'enquêté en témoignage, il y a la restitution des contextes. » Bernard Benssoussan, séminaire de travail, septembre 2011.

En sortant de mes entretiens de thèse, je marchais, et je m'enregistrais immédiatement pour dire mes impressions sur ce qui s'était passé, sur ce que j'avais ressenti dans la relation, etc. L'absence de réécoute initiale de ces enregistrements, pourtant existants, vient conforter l'idée que l'on perd fatalement beaucoup de l'expérience vécue l'entretien et de ce qui s'y joue : de la réécoute de l'enregistrement de l'entretien à la transcription, et finalement en ne travaillant plus que sur un texte. Il ne s'agit pas nécessairement d'aller contre, mais de s'en rendre compte. Ma démarche d'alors était de conserver le seul contact possible avec un état dans lequel j'étais à ce moment-là, en sortant de l'entretien, avec l'acuité de ce qui y avait été vécu, ressenti, et que je ne retrouverais plus. Je me disais : « si je veux en garder une trace, c'est maintenant ». J'avais ce besoin face à une situation vivante et éphémère, sans savoir si ce serait concrètement utile ensuite.

*« Il y a ce qui se passe au moment du témoignage, puis éventuellement le « retour sur expérience », la réécoute, la transcription, et enfin le travail sur quelques extraits seulement qui sont alors inscrits dans un raisonnement, dans le discours du chercheur. C'est un processus de **sédimentation**, fondamentalement lié au terme de « trajectoire », qui n'est pas approprié pour évoquer le parcours d'un individu, mais qui devient pertinent pour caractériser le travail du témoignage et/ou de sa restitution par le chercheur. Le terme « trajectoire » me paraît finalement assez pertinent ; le*

témoignage est déjà une forme de sédimentation, puisqu'on ne dit pas ce qui paraît ne plus être pertinent, et cette sédimentation continue par la suite ; justement, l'enquêté ne se reconnaît plus parce que ce qui reste de son témoignage est considéré selon d'autres logiques. » Sarah Cordonnier, séminaire de travail, septembre 2011.

Ces notes prises par orales m'ont à plusieurs reprises permis de mieux comprendre ce qui venait de *se passer*, dans la relation enquêteur-enquêté ou dans la manière dont l'enquêté s'était approprié la situation d'entretien. Elles m'ont parfois permis, plusieurs mois ou même années plus tard de revenir sur l'effet que m'avait fait l'entretien sur l'instant et de mieux le comprendre, ainsi que d'explicitier ce qui était en jeu alors et que je n'étais pas en mesure de percevoir sans auparavant prendre de la distance avec la situation vécue. Par exemple, j'ai formulé et enregistré en sortant d'un de mes entretiens l'idée selon laquelle « ce doctorant est fait pour la recherche, il va être un bon chercheur ». Intimement, il m'avait convaincue, et je ne savais pas pourquoi sur le moment. Après analyse, et à distance de la situation, je peux mettre des arguments derrière cette sensation-là première : en travaillant le discours écrit, je peux en effet voir qu'il a intégré toutes les normes, toutes les valeurs de la recherche telle qu'elle se pratique aujourd'hui dans de nombreux laboratoires de biologie expérimentale. Sur le moment de l'entretien, j'avais assisté à une démonstration de l'aisance de ce doctorant à circuler dans un milieu normé, sans être en mesure de tout d'abord le formuler ainsi.

« Cela pose la question des savoirs ; des savoirs partagés... parce que peut-être que pour toi, là c'était encore implicite, puisque la question des normes et des valeurs était encore quelque chose de relativement implicite. C'est quand tu as pu expliciter ton propre savoir que tu as pu prendre conscience du savoir de l'autre. » Sarah Cordonnier, séminaire de travail, septembre 2011.

Les discussions du séminaire de travail citées, et en particulier la remarque ci-dessus de Sarah Cordonnier m'a amenée à explorer plus avant ce qui relève du tacite, de la connivence, ou de l'humour partagé. J'ai ainsi repris mes entretiens pour repérer et donner un sens aux rires, que l'on entend dans les enregistrements, sans pour autant les transcrire. La première sédimentation effectuée n'avait pas permis de rendre compte des rires. Ainsi, de nouvelles questions de recherche viennent modifier la façon même de transcrire : ce que l'on garde et comment, ce que l'on efface ou non, ce que l'on partage, ce que l'on analyse, ce que l'on entend ou non, voit ou pas. *L'effort réflexif*, tel que je le conçois, en tant que chercheuse-enquêtrice engagée dans une démarche de recherche individuelle, consiste donc avant tout, d'un point de vue chronologique dans l'analyse de l'entretien, en un choix sur ce que nous constituons en données. Ainsi, le type de *sédimentation* qui s'opère de l'écoute de l'enregistrement à sa transcription et son analyse, s'effectue selon des critères de légitimité de présence liés à la problématisation de départ, définie par l'enquêteur (ce qu'il garde et enlève) et telle qu'elle peut être perçue par le témoin (ce que lui-même considère comme étant légitime de rendre présent, et qui peut aussi être associé en cours d'entretien à des tests auprès de l'enquêteur, pour savoir si ce qu'il est en train de dire est légitime).

« On est en train d'essayer de parler de ce dont on ne parle pas, et on est tous d'accord là-dessus. Mais il y a plusieurs manières d'être « dissidents ». On est en train d'essayer de mettre à jour un feuilletage très fin, et dans notre situation présente, nous sommes partagés entre l'envie de suivre la pensée qui est exposée et l'envie d'interagir pendant l'entretien. Là aussi, cela fait partie de la difficulté : ce type de dialogue n'existe pas particulièrement. » Joëlle Le Marec, séminaire de travail, septembre 2011.

3. La relation enquêteur-enquêté au centre de l'attention réflexive

L'une des principales questions de mon travail de recherche doctorale correspond aux modes d'analyse possibles de la *réflexivité par l'oralisation* mise à l'œuvre au cours de l'entretien, en cela qu'elle contribuerait, dans la relation de communication, à l'*actualisation* d'un *rapport identitaire et culturel aux sciences* (Faury, 2012).

Construction d'une attention réflexive

Il me semble que je serais particulièrement en difficulté si je choisissais d'étudier seule l'*actualisation du rapport identitaire et culturel aux sciences* de l'enquêteur (c'est-à-dire moi-même en l'occurrence) dans la relation/situation d'entretien, pour les points aveugles qu'il comporte, et qui ne pourrait être pertinemment considéré qu'en passant par le croisement de regards, c'est-à-dire dans un espace collectif.

En cela, le regard collectif apporte quelque chose d'irremplaçable : il redonne à l'entretien une densité, non pas déconnectée de ce que l'enquêteur y trouve lui-même, mais qui fait sens pour lui, même s'il n'avait jamais considéré la situation d'entretien, la relation enquêteur-enquêté qui s'élabore et évolue sous tel angle ou sous tel angle proposés par les regards extérieurs à l'*expérience vécue* de la situation. La réflexivité « médiatisée par l'autre » (Durrive, Faury et Henry, 2013) fait en effet changer de perspective⁶ et en ouvre de nouvelles, voire même permettrait en retour au chercheur-enquêteur de revenir à ses questions de recherche initiale, qui ont peut-être conditionné l'élaboration d'un protocole, par des chemins imprévus. Elle prolongerait une « réflexivité par soi » (Durrive, Faury et Henry, 2013), peut-être plus directe et explicite, mais aussi plus partielle.

Le choix que je fais en entretien n'est pas de m'efforcer « à connaître et maîtriser aussi complètement que possible [mes] actes », mais bien plus à les expliciter, à les rendre intelligibles et partageables au moment de la restitution de l'*expérience d'entretien* (lorsqu'il s'agit de transcrire, de rendre compte à l'écrit) et des connaissances que l'on en retire par notre interprétation située. Si, comme l'indiquait Bourdieu (1993), il paraît intéressant d'« essayer de porter au jour la représentation⁷ que l'enquêté se fait de la situation, de l'enquête en général, de la relation particulière dans laquelle elle s'instaure, des fins qu'elle poursuit, et d'explicitier les raisons qui le poussent à accepter d'entrer dans l'échange » (Bourdieu, 1993), c'est plus pour expliciter la *dynamique de l'échange et de la relation mouvante entre enquêteur-enquêté*, c'est à dire de la *situation de communication vivante* qu'est l'entretien, et pour ainsi situer et conteneuriser au plus près les connaissances qui seront produites à partir de ces entretiens, que pour « savoir ce que l'on fait, lorsqu'on instaure une relation d'entretien ». En effet, cette relation n'est pas unilatéralement instaurée, ni instaurée une fois pour toute, dans la mesure où elle s'ajuste de manière dynamique en amont (acceptation ou refus), tout au long de l'entretien (constructions, déconstructions, ajustements : voir analyse en partie...) et même suite à celui-ci parfois (retour aux enquêtés par exemple).

Témoignage de doctorant : soi, l'autre et le même

Entre les doctorants-enquêtés et la doctorante-enquêtrice que j'étais, l'identification était possible. Nous nous retrouvons dans des problématiques (publication, écriture de manuscrit, relation au directeur de thèse, des formations obligatoires, etc.), une situation, un statut, une condition même pourrait-on dire, similaire mais pourtant non identique, ne serait-ce que du fait d'une discipline d'appartenance différente, qui implique une expérience quotidienne autre de la recherche, du fait de pratiques spécifiques et de représentations de ces pratiques différentes (instrumentations, conceptions de la scientificité, etc.).

« En effet l'un des aspects par lesquels les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales sont mises en stricte équivalence dans un système unifié est leur fonctionnement administratif. Au sein des universités et des organismes de recherche, carrières et formations obéissent aux mêmes exigences et suivent le même cours. Un sociologue et un physicien doivent soutenir une thèse et obtenir une qualification qui leur permettra de concourir pour des postes d'enseignants-chercheurs ou de

⁶ Les séances interdisciplinaires que nous avons expérimentées entre 2009 et 2012 dans le laboratoire Junior « Enquête sur l'homme vivant » ainsi que les précieuses et nombreuses conversations que nous avons eues avec Julie Henry et Barthélemy Durrive ont forgé mon intérêt pour cette « réflexivité par l'autre » et ma conception du dialogue interdisciplinaire fécond.

⁷ En considérant toujours la notion de représentation selon son acception communicationnelle (Le Marec, 2002).

chercheurs. Les grades sont les mêmes quelle que soit la discipline. La création des équipes de recherche et la soumission des projets de recherche obéit également aux mêmes règles que l'on soit professeur de littérature ou chimiste. C'est donc par cette homogénéité d'un cycle de formation et d'une professionnalité des enseignants-chercheurs et des chercheurs que les sciences forment un système, même si dans les pratiques et dans la définition des frontières et marges de l'activité d'enseignement et de recherche, les choses diffèrent beaucoup selon les disciplines. » (Le Marec, 2010 ; p. 95-119)

Au cours de l'entretien, je partage avec les enquêtés un certain nombre d'implicites et des situations vécues. Ce sentiment de partage des implicites se fait parfois à tort, lorsque l'autre (l'enquêteur ou l'enquêté) ne perçoit pas où se situe l'altérité.

Dans certaines situations, l'impression de comprendre ce que l'enquêté me dit amène ainsi à des situations où, en tant qu'enquêteur, je ne réinterroge pas un implicite, pourtant évident au moment où quelqu'un n'ayant pas vécu l'entretien lit la transcription de l'entretien.

« De... aussi de la rédaction de l'article qu'on est en train d'écrire, qu'on espère pouvoir soumettre d'ici un mois, un mois et demi. Si tout se passe bien... » [L'entretien continue]

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

« Si tout se passe bien » est par exemple un implicite non relevé par l'enquêteur, qui croit le comprendre sur l'instant : cette allusion peut cependant recouvrir des réalités multiples, dont certaines ne sont pas évidentes pour l'enquêteur, malgré son expérience de la pratique de laboratoire.

Je ne cherche pas à dire qu'il faudrait déceler nécessairement tous les faux implicites partagés, mais je m'intéresse au *sentiment de partager une réalité commune*⁸, à l'œuvre dans la relation enquêteur-enquêté, qui me paraît rendre possible la situation de communication telle qu'elle se déploie. Il reste de l'ordre du sentiment puis que l'enquêteur ne peut jamais totalement vérifier son effectivité, mais il est au fondement de l'effectivité de la communication.

Ce *sentiment de partager une réalité commune* s'appuie, dans la relation qui s'établit, en grande partie sur le fait que la majorité des doctorants rencontrés sont d'anciens camarades de promotion, avec qui j'ai suivi mes études de Licence-Master en biologie moléculaire et cellulaire. Cette proximité se fonde ainsi, non pas sur ce que l'on imagine de ce que l'autre doit vivre ou éprouver également, ou encore sur une capacité de se mettre à la place de l'autre, qu'il s'agisse d'empathie ou de compréhension, mais sur ce que l'on croit se souvenir d'avoir partagé ou que l'on suppose être connu parce que l'on a suivi un parcours en partie commun.

Le partage d'une expérience vécue

L'allusion à l'expérience partagée vient ainsi fréquemment structurer la relation enquêteur-enquêté dans l'entretien.

« Les autres aussi, éventuellement, on discute d'un contrôle qui manque, d'un problème expérimental que, qui faut, enfin tu sais, d'une méthode qui faut affiner parce qu'on a eu un petit souci expérimental. »

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

« Et... et du coup je suis parti un peu à l'arrach', j'ai donné des instructions à l'arrach', qu'elle a suivi plus ou moins bien, et Untelle, je sais pas si tu vois, bah oui, forcément, donc qui est dans notre équipe, est arrivé après, et a pris plus ou moins les choses en main, le temps que j'arrive et que je finisse l'exp..., la manip. »

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

« [...] elle est un peu le bras droit de la chef et elle fait plus qu'un boulot de post-doc. Sauf que maintenant tu sais elle est qu'à 20% mais... »

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

⁸ Cette idée fait écho à celle de l'*Itinéraire 1* concernant l'*espace mental de la recherche*, que l'on est amené, en tant qu'enquêteur, à parcourir pendant l'entretien, avec l'enquêté.

Lorsque l'enquêté aborde un sujet qui lui paraît connu de l'enquêteur (expérience de la conception des expériences et de ses implications, personnes connues par l'un et l'autre, etc.), il tend à ne pas insister et passe rapidement à autre chose. L'allusion à l'expérience partagée s'exprime dans le choix des mots utilisés (« expériences » ou « manip ») ou pour appuyer un propos particulier, lorsque la référence aux moments vécus en commun sert de contrepoint à la situation actuelle, que le doctorant souhaite décrire et qualifier (« avant », « aujourd'hui »), l'ancrant ainsi dans un processus, une temporalité du parcours dont l'entretien n'est qu'un instantané. On peut penser que certains usages de termes, d'acronymes, certaines situations décrites, seraient explicités face à un autre enquêteur. Ce que je ne partage pas, sans que l'enquêté ne puisse le soupçonner, je n'ai pas pour autant la possibilité, dans le déroulé même de l'entretien, d'en demander une explicitation : il est difficile d'arrêter l'enquêté à chaque fois que celui-ci utilise des implicites non partagés dans la mesure où cela rompt la dynamique de l'entretien (la facilité d'expression de l'enquêté) mais également dans la mesure où la relation enquêteur-enquêté en est elle aussi transformée. Ce sont les conditions d'une intercompréhension et donc de la pertinence de l'enquêté à se « livrer » en entretien qui sont en jeu.

Le souvenir réactivé par l'enquêté dans le dernier exemple joue à mon sens un rôle supplémentaire dans la relation qu'il entretient avec l'enquêteur et en cela qu'il éclaire sous un autre angle l'ensemble de son propos tenu en entretien.

« Je sais pas si tu te souviens des TP, mais j'étais un peu la catastrophe ambulante »

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

Cette phrase explicite la posture et l'image que l'enquêté pense que l'enquêteur a *a priori* de lui. Tout l'entretien va en effet dans le sens d'une démarche de justification, de légitimation : Florent prouve à l'aide de plusieurs exemples combien il est aujourd'hui à l'aise dans sa pratique de chercheur, et met en évidence les défis personnels, notamment techniques, qu'il a relevés pendant ses années de thèse, à partir d'une situation initiale qu'il rappelle.

La dynamique de l'entretien

Ponctuellement, l'enquêté peut être amené à réinterroger le périmètre de ce qui est effectivement commun, dans l'expérience, dans le vocabulaire, dans les savoirs et savoirs-faire acquis au cours de notre formation en biologie. Tester ce qui est partagé ou non, reviendrait à (re)mesurer ce qui peut être dit ou non.

Florent : « Et *a priori*, si je mets le paquet sur, ces marquages donc de FISH, fluorescence in situ, excuse-moi je ne sais plus encore à quel point tu es encore dans le... »

MF : « Si, si, j'ai des souvenirs... »

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

Florent : « Donc là j'avais une grosse journée de manip, donc c'était hybridations *in situ*, tu vois ? »

MF : « Oui, oui, ça me parle ». »

Entretien avec Lucie, le 18 février 2010

« Donc là c'est un spectral, donc je sais pas si tu vois [signe que l'enquêteur comprend], bah voilà »

Entretien avec Quentin, le 9 juin 2009.

Ces tests peuvent par exemple porter sur la compréhension par l'enquêteur de descriptions techniques, qu'il n'est alors pas nécessaire de détailler dans le détail. Si l'enquêteur montre qu'il comprend, le ton change : les enquêtés s'adressent à l'enquêteur comme à un pair, comme à quelqu'un qui comprend ce qui lui est dit⁹. Ainsi, l'échange cité précédemment avec Florent est suivi d'une description technique rapide des activités du doctorant-enquêté :

⁹ Même si ce n'est pas toujours exactement le cas, comme je l'ai indiqué plus haut au sujet des implicites conçus à tort comme partagés et non identifiables ou ne pouvant pas être interrogés immédiatement dans la dynamique de l'entretien.

Florent : « Euh ben, alors pour quelque chose comme un Southern Blot, qui est finalement tu fais migrer deux gels et après tu transfères, c'est relativement simple. Donc je l'ai fait sur, sur mon carnet, [parcours carnet], je dois avoir ça quelque part par ici... ça devait être ça. Ça c'était la première version, deuxième version, et la version finale.

MF : Tu fais tes plans de, de gels. [L'enquêteur conforte l'enquêté dans l'idée qu'il comprend]

Florent : [n'explique plus les implicites techniques] : Voilà, et une fois que c'est fait... il y a plus que des problèmes accessoires, mais globalement c'est toujours la même manip. La Q-PCR, par contre, là c'était une assez grosse manip. Donc on a des plaques de 96 puits. On est limité à... enfin on a, on fait les [inaudibles] avec des répétitions. Donc typiquement je passe les points importants trois fois. On a une gamme qu'il faut refaire à chaque fois, ce qui fait que tu as pas... en gros j'avais une expérience là avec trente-quatre points et je pouvais bien sûr pas tout passer d'un coup, surtout qu'on voulait les passer avec différents primers pour amplifier différentes séquences.... »

Entretien avec Florent, le 15 février 2010.

Ce type d'échanges participe à la constitution de nouveaux implicites¹⁰ : l'enquêté va dès lors considérer que ce qui est évident pour lui l'est également pour l'enquêteur, ce qui n'est la plupart du temps pas le cas.

La distance à l'expérience vécue comme initiatrice du changement de perspective

Re-lire à distance, la situation d'entretien transcrite, nous *dit* souvent beaucoup aussi de ce que l'on attendait de la situation au moment où on l'a vécue, des hypothèses que l'on faisait à l'époque, de la méconnaissance parfois des spécificités du terrain que l'on amorce, du vécu des acteurs, du sens des mots qu'ils emploient et que l'on n'a pas nécessairement perçu *sur le moment*.

Lorsque l'on relit la transcription des entretiens que l'on a soi-même mené, immédiatement après les avoir transcrits, ou des mois plus tard, on effectue un premier changement de perspective. Je ne suis en effet plus toujours en mesure de comprendre les implicites qui structuraient ma relation avec l'enquêté, ne serait-ce que du fait de l'absence de perception par l'écrit de toute la dimension non verbale de notre communication. A l'inverse, le soi d'aujourd'hui, à distance de la situation d'entretien, se rend parfois compte *a posteriori* de ce qui se passe dans la relation entre enquêteur et enquêté.

Ce premier niveau de réflexivité est souvent présenté dans les manuels de méthodologie de l'enquête, plutôt sous forme de critique d'un chercheur sur les relances d'un autre chercheur, que sous forme d'une autocritique du chercheur sur lui-même. Plus qu'une auto-critique, il s'agit d'un déplacement, permis par le temps et par le passage par l'écoute de l'enregistrement ou par la lecture de la transcription, à *distance* de la situation et de la relation enquêteur-enquêté.

Témoignage d'ancien chercheur en sciences expérimentales : soi, l'autre et le même

J'ai rencontré également des chercheurs, qui ont quitté, provisoirement ou définitivement, les « sciences naturelles » (ou sciences exactes et expérimentales) pour les études de sciences (en passant par le GERSULP, Groupe d'Etude et de Recherche sur la Science de l'Université Louis Pasteur), lors d'entretiens prenant la forme de « récit de vie » (Bertaux, 2005).

Le format du « récit de vie » choisi pour ce type d'entretien implique moins d'interactions entre enquêteur et enquêté au cours de l'entretien. Dès lors, la mise à l'épreuve de ce que l'on partage n'est pas au centre de l'entretien. La similarité du parcours n'est même parfois pas perçue par l'enquêté. Si elle l'est, le rapport enquêteur-enquêté en est modifié. C'est le cas par exemple dans l'entretien mené auprès de NT, qui s'apparente à une transmission intergénérationnelle, d'individu à individu.

NT : Ça résonne chez vous ça ? Oui. [...] Oui, et puis comme dit, ça aussi je crois, quand on reconstruit l'histoire c'est une chose qu'il faut jamais oublier : on avait entre 25 et 45 ans. Le plus bel âge de la vie. Vous en avez un petit peu moins ?

MF : 26.

¹⁰ L'idée de la construction de nouveaux implicites par l'entretien a été émise par Joëlle Le Marec lors de nos séances de travail pour préparer les journées d'études « Trajectoire et Témoignage » (2011-2012).

NT: Joli. Allez-y, continuez à grimper, et puis vous verrez, quand vous aurez, parce qu'à 35 ans, on commence à savoir qu'on peut faire des choses.

MF : et on est moins pressé aussi à faire les choses...

NT : Absolument. Il y a une espèce de, ouais, plénitude comme ça. Mais c'est bien aussi à 26, parce que ça, le peps que vous avez maintenant, ça vous ne l'aurez plus après. »

Entretien avec NT, le 26 novembre 2009.

La situation s'inverse entre enquêteur et enquêté : c'est le second qui en vient à questionner le premier, d'autant que l'effet de génération induirait particulièrement ce mode de mise en relation : le plus expérimenté, et en quelque sorte le plus légitime, en tant que chercheur, est l'enquêté et non l'enquêtrice, doctorante.

C'est le cas également, par exemple, dans un autre entretien, pour lequel le démarrage est difficile, dans la mesure où l'enquêteur est assimilé par l'enquêté aux journalistes. Le début de l'entretien est dédié à l'élaboration d'un contrat de l'entretien : les précautions prises pour contextualiser ses propos, le crédit qu'elle me faisait de comprendre ce qu'elle allait me dire, celui de ne pas transformer ses propos, en regard d'expériences précédentes mal vécues avec des journalistes. Toute cette méfiance de départ demande d'autant plus que les conditions d'une *confiance* de l'enquêté pour l'enquêteur soient construites dans la situation. Cette confiance se construit notamment par le partage des évidences, le sentiment de « se comprendre », qui donne vraisemblablement à l'enquêté l'impression de partager ce qu'il rapporte, plutôt que de raconter sa vie à quelqu'un qui serait extérieur à ce qui est dit.

*

Je considère l'entretien comme *une situation vivante* (Raoul, 2002) avant d'être un matériau. Celle-ci intègre pleinement l'enquêteur, son propre parcours, ses questions, ce qui lui paraît légitime ou non de considérer comme faisant sens dans l'entretien, selon ses questions de recherche, selon les registres de scientificité qu'il déploie, selon encore les implicites et les connivences sur lesquelles la relation s'instaure ou se défait.

L'*actualisation* du *rapport identitaire et culturel aux sciences* (Faury, 2012) est constituée par la réactivation des impensés, ou au contraire par l'explicitation des implicites et la remise en question des évidences, par une réflexivité que nous qualifions de *réflexivité par oralisation et en relation*.

Ma démarche doctorale privilégie les situations d'hyper-proximité. Ainsi, ma posture de chercheuse a fortement structuré les situations d'entretien dans lesquelles je me suis engagée, en particulier avec les doctorants en biologie, anciens camarades de promotion et/ou actuels amis. J'ai utilisé cette proximité, en la questionnant toujours, dans la mesure où la relation enquêteur-enquêté structure la dynamique d'entretien, et que la dynamique de création d'implicite et d'explicite fait partie de mon objet de recherche.

Il y aurait beaucoup à dire pour *dire l'autre*, l'altérité même si elle se situe dans l'hyper-proximité, déployée dans l'enquête (identités et sens projetés, investissement de la situation de communication, etc.) et dans sa *relation* à l'enquêteur, et donc à soi dans l'enquête. Nous n'aurions peut-être d'ailleurs jamais fini, et c'est tant mieux, tant la relation est riche, tant l'autre est riche de significations. Tant la situation est vivante.

A quoi mène de dire et re-dire l'enquête ?

La difficulté à écrire la relation d'enquête me semble avant tout venir de la linéarisation par laquelle nous fait passer l'écriture. Comment faire si je cherche à écrire l'enquête de manière pluri-dimensionnelle, c'est-à-dire si je cherche à éviter de faire de l'enquête un lieu de production d'un matériau décontextualisé, sorti de la relation et de la situation de communication qui ont permis son existence, sa construction ? Comment aller vers une écriture réflexive de l'enquête ?

"la réflexivité est éprouvée sur plusieurs plans simultanés dans l'entretien (dans la réflexion individuelle au cours de l'échange, dans la communication entre proches culturels, et dans la réflexion dialoguée entre pairs) et c'est cette caractéristique que nous exploitons. La situation d'entretien est bien sûr, d'un point de vue technique, une pratique d'analyse des conditions de productions de « matériaux de l'enquête ». Elle est également une situation reconnue culturellement comme destinée à produire des savoirs sur la société, mais dans un contexte où la conceptualisation de ce qu'est la situation d'entretien devient un des enjeux de la recherche puisque celle-ci porte sur des pratiques de chercheurs. Elle est enfin une condition partagée par l'enquêteur chercheur et le chercheur enquêté

dans la mesure où l'enquête devient nécessairement un moment de dialogue entre collègues." (Le Marec et Faury, 2013)

Comment donc en rendre compte dans l'écriture : en témoignant de ces épaisseurs, de ces représentations de l'enquête par la mobilisation concrète d'exemples, d'extraits de transcription, de sons, d'images ?

A quoi mène de re-dire l'enquête ? Dire et re-dire l'enquête nous amènerait ainsi à toujours reprendre ces situations d'enquête non comme figée mais vivante, partageable dans ces lieux précieux de la réflexivité collective. Je gage que re-dire l'enquête nous amène à pousser plus loin cette idée que la réflexivité pourrait être une forme de "reconnaissance partagée du sens de ce qui se joue pour les uns et les autres." (Le Marec et Faury, 2013)

"La réflexivité étant une dimension constitutive de n'importe quelle situation de communication, nous chercherons à développer une réflexion sur l'enquête comme situation de partage culturel où s'éprouvent des effets de reconnaissance réflexive de ce qui est demandé ou exprimé par les uns et les autres, enquêteurs et enquêtés." (Le Marec et Faury, 2013)

" Il y a construction d'une condition réflexive collective : c'est le dialogue avec autrui qui permet d'abord de mettre à distance le rapport très singulier que le chercheur entretient avec son objet, mais aussi de transformer ce rapport singulier en résultat de recherche pour les autres membres du collectif de recherche." (Le Marec et Faury, 2013)

Considérer l'enquête comme une pratique à la fois très réflexive et dialogique, pour l'enquêteur et pour l'enquêté, et chercher à partager la relation d'enquête en la disant ou en l'écrivant amène à de passionnants dialogues interdisciplinaires et intergénérationnels dans des contextes de recherche où le collectif vise l'inter-subjectivité.

Références

- Arborio, A.-M. et Fournier, P. (2011). Préface - Pourquoi lire Le Hobo aujourd'hui ?, in : Anderson, N., [édition originale de 1923], *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris : Armand Colin, p. 3-21.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Seuil.
- CHARAUDEAU P. , MAINGUENEAU D. (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Seuil.
- Durrive, B., Faury, M. et Henry, J. (2013), Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre – in « *Analyses de pratiques et réflexivité – Regards sur la formation, la recherche et l'intervention socio-éducative* », dir. J. Béziat. Paris : l'Harmattan.
- Eribon, Didier (2013). « La société comme verdict ». Paris : Fayard.
- Faury, Mélodie (2012) "Parcours de chercheurs - De la pratique de recherche à un discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences ?" Thèse de doctorat. [En ligne sur TEL-SHS](#)
- Faury, Mélodie (6 janvier 2012). “ “[Rires] Enquêteur-enquêté : une relation pleine d'éclats”, Mélodie Faury pour L'infusoir. Vases communicants de janvier 2012”. *La pensée du discours* [carnet de recherche]. Consulté le 4 février 2012. <http://penseedudiscours.hypotheses.org/7952>
- Faury, Mélodie (2 janvier 2012). “ A travers champs – Trajectoire et témoignage ”. *Infusoir* [carnet de recherche]. Consulté le 4 février 2012. <http://infusoir.hypotheses.org/1972>
- Faury, Mélodie (2 février 2013) “ Dire et écrire les relations d'enquête – Co-intervention avec Joëlle Le Marec dans le cadre du séminaire "Le Chaos des écritures" ». *Infusoir* [carnet de recherche]. Consulté le ... <http://infusoir.hypotheses.org/3862>
- Jurdant, B. (2006). Ecriture, réflexivité, scientificité (entretien avec Joëlle Le Marec). *Sciences de la société* (n° 67), pp. 131-143. Jurdant B. Parler la science ?, *Alliage* n°59, 2006.
- Le Marec, J. et Faury, M. (2013). Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs – in « *Analyses de pratiques et réflexivité – Regards sur la formation, la recherche et l'intervention socio-éducative* », dir. J. Béziat. Paris : l'Harmattan.
- Le Marec, J. (2002). Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites. Cinéma, communication et information. Paris, Université Paris 7. Habilitation à diriger des recherches: 165.
- Le Marec, « Enquête et savoirs du contact dans les études de sciences : pour une réflexivité institutionnelle », in *Les Etudes de sciences : pour une réflexivité institutionnelle*, 2010, p.95-119.
- Le Marec, J. , Babou, I. et Faury, M. , Analyse du discours de la presse quotidienne à propos des résistances aux antibiotiques en contexte génétique et Pratiques de communications dans les pratiques de recherche, In : Schneider, D (Dir.), Rapport pour le programme Afsset « Gestion biologique et sociale de la dispersion des résistances aux antibiotiques », Grenoble : Université Joseph Fourier, 2010.
- Le Marec, J. Situations de communications dans la pratique de recherche : du terrain aux composites, *Études de communication* no 25 - Questions de Terrains, 2002.
- MOIRAND, S. (1990). *Une grammaire des textes et des dialogues*. Paris : Hachette.
- Raoul, B. (2002). "Un travail d'enquête à l'épreuve du terrain ou « l'expérience de terrain » comme relation en tension." *Études de communication* 25.
- THIAULT, F. (2009). Recherche indigène et familiarité avec l'objet de recherche. *Études de communication* 32, p. 2-9.